

MENSONGES et Vérités

sous la direction de
Michel Wieviorka

Les entretiens d'Auxerre

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

MENSONGES ET VÉRITÉS

Sous la direction de
MICHEL WIEVIORKA

LES ENTRETIENS D'AUXERRE

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Les Entretiens d'Auxerre

Chaque année, les Entretiens d'Auxerre rassemblent autour d'un thème important des personnalités compétentes, françaises ou étrangères, et tous ceux qui désirent participer à un débat de qualité, accessible et ouvert. Les entretiens se veulent résolument pluridisciplinaires et mobilisent l'histoire, la philosophie, l'économie, la sociologie, et, plus largement, les sciences humaines, sans exclure les sciences exactes et la littérature.

La définition du contenu des Entretiens est confiée à un comité scientifique présidé par Michel Wieviorka. Leur mise en œuvre est assurée par le Cercle Condorcet d'Auxerre et la Ligue de l'enseignement de l'Yonne.

Thèmes déjà traités :

- *L'Avenir de l'islam en France* (2002)
- *L'Empire américain* (2003)
- *La Laïcité* (2004)
- *Disposer de la vie, disposer de la mort* (2005)
- *Douce France ?* (2006)
- *Nos Enfants* (2007)
- *Se nourrir* (2008)
- *L'Argent* (2009)
- *La Ville* (2010)
- *Le peuple existe-t-il ?* (2011)
- *Rendre (la) justice* (2012)
- *La Science en question(s)* (2013)
- *L'Avenir* (2014)

© **Sciences Humaines Éditions, 2016**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 - Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN 9782361063764

Introduction

MICHEL WIEVIORKA

Dans son dernier roman, *Numéro zéro*¹, Umberto Eco décrit un groupe de journalistes préparant un nouveau journal dont l'horizon est non pas la quête de la vérité, mais au contraire le mensonge, la manipulation, la calomnie ou le chantage. Parmi les personnages qu'il met en scène, un des membres de l'équipe, Braggadocio, propose une thèse apparemment délirante à propos de Mussolini, dont le retour, vivant, aurait selon lui été programmé par des comploteurs longtemps après la guerre – mais tout ce que dit ce paranoïaque pour étayer son idée est vrai. Il est interrogé par le narrateur embarqué lui aussi dans ce projet de journal :

— Tu n'exagères pas un peu, avec ces soupçons ?

— Les soupçons ne sont jamais exagérés. Soupçonner, soupçonner toujours, ainsi tu trouves la vérité. N'est-ce pas ce que la science préconise ?

— Si, elle le dit et elle le fait.

— Bobards, même la science ment. Regarde l'histoire de la fusion froide. Ils nous ont menti pendant des mois, ensuite on a découvert que c'était des craques.

— Mais ils l'ont découvert.

— Qui ? Le Pentagone, qui voulait peut-être couvrir quelque chose de gênant. Ils avaient peut-être raison, ceux de la fusion froide, et les menteurs sont ceux qui ont dit que les autres mentaient.

1- Grasset, 2015.

Ne sommes-nous pas dans un univers où le vrai et le faux deviennent indémêlables, comme dans ce conte d'Eco, où le mensonge devient plus réel que la réalité?

Précisons bien ce qui constitue la limite du « mensonge », en tout cas pour cette introduction : il n'y a mensonge que s'il y a conscience du mensonge, que celui-ci entre dans le registre du mal ou qu'il puisse comporter sa part d'humanité ou d'amour d'autrui – une idée que n'acceptait pas Emmanuel Kant dénonçant le « prétendu droit à mentir par humanité ». La fiction, à elle seule, n'est pas mensonge, comme l'écrit Jean-Jacques Rousseau – « mentir sans profit, ni préjudice de soi, ni d'autrui, n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction » (dans les *Rêveries du promeneur solitaire*).

L'univers du mensonge semble d'abord être celui de la politique et de la géopolitique, en elles-mêmes, et dans le couple souvent obscène qu'elles façonnent avec les médias.

Le mensonge en politique

En politique, le rêve d'une société transparente à elle-même, mais aussi peut-être d'abord au pouvoir qui s'y exerce, est également un cauchemar qu'ont connu tous ceux qui ont vécu l'expérience totalitaire, dans laquelle les détenteurs du pouvoir pratiquaient le mensonge tout en interdisant à chacun de leur cacher quoi que ce soit – comment ne pas penser à George Orwell, à *La Ferme des animaux* ou à *1984*?

Qui peut accepter l'idée d'un contrôle s'exerçant jusque sur les consciences individuelles, qui peut se reconnaître dans le projet de substituer le mythe à la vérité, l'idéologie et le mensonge permanent à la science, comme lorsqu'il s'agissait en Union Soviétique, avec Lissenko, de démontrer la supériorité de la science prolétarienne sur la science bourgeoise? Le secret, le mensonge sont à première vue incompatibles avec l'idéal démocratique, ils le pervertissent, et pour en finir avec des terribles violences, massacres de masse, génocides, apartheid, plusieurs pays à la suite de

l'Afrique du Sud ont mis en place des commissions où la justice et la réconciliation sont indissociables de l'établissement de la vérité. Cette incompatibilité du mensonge avec des valeurs comme la justice et la capacité de vivre ensemble pourrait aussi, notons-le au passage, mettre en cause le principe des détecteurs de mensonge, qui en fait mesurent des émotions, et dont les usages pourraient conduire très loin, jusqu'à menacer les libertés individuelles en remplaçant l'appréciation des hommes par celle des machines.

Pourtant, la vie politique est faite de mensonges dont s'accommode de façon assez surprenante les citoyens quand ils les découvrent, du moins jusqu'à un certain point. Ce qui peut être présenté comme la grandeur de la politique : ses fins sont alors supérieures à d'autres, morales, puisqu'elle vise au bonheur du peuple, ou à la survie de la nation. L'éthique ici est celle de la responsabilité, l'action est commandée par des objectifs qui peuvent être tenus pour supérieurs à la vérité. C'est même ce qui distingue le politique du savant, explique Max Weber dans ses célèbres conférences de 1917 et 1919². C'est pourquoi le politique qui ne sait pas mentir est vite un perdant, ce que Michel Rocard a souvent exprimé : il a menti « un peu moins que d'autres »³, et cela lui a coûté très cher... Et il arrive que le mensonge devienne une seconde nature chez l'homme politique. Ainsi, Massimo d'Alema, qui fut un leader communiste italien, raconte que lors des funérailles de Iouri Andropov à Moscou, en 1984, il suivait le cercueil à côté de Enrico Berlinguer, le secrétaire du PCI, qui lui a dit, en murmurant, que parmi les échecs du communisme, un des trois les plus nets tient au fait que les communistes mentent tout le temps, même quand ce n'est pas nécessaire.

L'opinion publique, aujourd'hui plus que jamais, ne supporte apparemment pas la corruption des acteurs politiques, qui repose assez largement sur le mensonge. Mais elle n'est pas nécessairement rancunière, ni même rigoureuse. En Italie, le *cavaliere* Berlusconi s'est maintenu longtemps au pouvoir, malgré des turpitudes où la vérité avait certainement moins de place que le mensonge ; en

2- M. Weber, *Le Savant et le Politique*, Union Générale d'Éditions, 1963.

3- Voir par exemple son entretien dans *Libération* le 3 décembre 2012.

France, le maire de Béthune, Jacques Mellick, convaincu de mensonge (faux témoignage) dans l'affaire du match de football truqué entre l'équipe de Valenciennes et l'Olympique de Marseille, condamné par la justice, obligé d'abandonner ses mandats, est revenu en politique et a été par la suite réélu dans sa ville.

Ces exemples, auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres dans la vie politique récente, nous indiquent aussi qu'en politique, le mensonge n'est pas le monopole de certaines forces : l'idée de distinguer une gauche vertueuse et une droite qui ne le serait pas est tout simplement fausse.

Mais à quoi sert le mensonge en politique ? Un ouvrage attribué à Jonathan Swift, *L'Art du mensonge en politique. Le mentir vrai*⁴ explique que le mensonge, c'est l'art de convaincre le peuple pour son bien, que c'est salutaire. Et il propose même des recettes pour qui veut utiliser le mensonge dans l'action politique. On retrouve en fait ici un filon sinon favorable, du moins ouvert au mensonge qui remonte au moins à Machiavel et, notamment, au chapitre XVIII du *Prince*, qui met en avant la valeur politique du mensonge. On est au plus loin ici de la célèbre formule de Lénine, reprise ensuite par Trotski et Gramsci, pour qui « seule la vérité est révolutionnaire » – comme si la politique liée à la révolution avait pour première caractéristique de dire le vrai, et de rompre avec les autres modalités de l'action politique en se situant sur ce registre. On est aussi, pour des raisons bien différentes, très éloigné de Kant, déjà évoqué, ou de saint Augustin, – qui excluait toute légitimité morale au mensonge.

Le mensonge en politique peut ainsi être expliqué, sinon justifié, de deux façons au moins. La première renvoie à l'idée d'un intérêt supérieur, général, qui dépasse celui des acteurs politiques : le bien commun, le peuple, mais aussi des valeurs comme l'amitié ou le sens de l'humanité. La seconde en fait un élément structurel du cynisme nécessaire pour parvenir au pouvoir ou pour l'exercer – ce que l'on appelle ordinairement le machiavélisme.

4- Jérôme Millon, Poche, 2007.

Mensonge et société

La vie politique, mais aussi sociale fait sa part au mensonge non seulement lorsqu'il est mis en œuvre par des acteurs au pouvoir, ou par les médias classiques, mais aussi lorsqu'il circule au sein même de la société.

De tout temps, complots et rumeurs ont fait partie de la vie collective. Les rumeurs mettent en scène un récit mythique, proposant fréquemment un bouc émissaire à l'origine d'un malheur réel ou supposé, comme dans l'étude classique d'Edgar Morin sur *La Rumeur d'Orléans*⁵ où les commerçants juifs de la ville sont accusés de droguer les jeunes filles à leur insu, dans leurs magasins, pour les expédier dans des réseaux de traite des blanches. Les complots proposent plutôt une théorie du pouvoir en place ou se préparant en conspirant à le devenir en agissant de façon occulte, dans l'ombre.

Contrairement aux rêves et aux projets issus des Lumières, nous n'en avons jamais fini avec l'irrationnel. Chaque période a ses rumeurs et ses complots, même s'ils semblent dans certains cas se jouer du temps et de l'espace, ce qui se voit notamment avec la haine des Juifs. La période actuelle semble particulièrement propice au triomphe des thèses dites « complotistes ».

Le « complotisme » repose sur l'idée qu'un groupe humain a intérêt à ce qu'un phénomène se produise, et agit pour ce faire dans l'ombre, secrètement, de façon à parvenir à ses fins. Il est indissociable d'une vision paranoïaque de l'histoire, ou de la vie sociale, il met en scène des acteurs dotés de pouvoirs surnaturels, agissant de façon insidieuse au détriment de victimes innocentes et impuissantes. Avec lui, tout s'explique par les intentions ou la volonté des acteurs du complot, rien n'est dû au hasard, tout trouve sa place dans la reconstitution proposée par ceux qui sont convaincus de l'existence d'une conspiration ou d'une domination occulte. Et plus des arguments sont mis en avant pour contrer l'idée d'un complot, plus le « complotisme » est renforcé, avec l'idée forte qui veut que la ruse des comploteurs soit d'autant

5- Seuil, 1969.

plus grande qu'ils savent donner le change et laisser croire que tout est normal. C'est ce qu'avait bien expliqué l'historien Léon Poliakov: les preuves qu'un complot n'existe pas sont les meilleures preuves de son existence, et de l'habileté diabolique de ceux qui l'ourdissent⁶.

Qu'est-ce qui fait que des esprits modernes et éclairés acceptent des croyances qui sont loin d'être établies rationnellement, comment se fait-il que prospèrent aujourd'hui les théories du complot, qui décrivent des univers dominés par le mensonge, le secret ou la manipulation? D'où vient le succès des récits qui expliquent la mort de la princesse Diana par l'action du gouvernement britannique, qui voient dans l'atterrissage du premier homme sur la lune (1969) un pur mensonge, une mise en scène orchestrée par la Maison Blanche ou la CIA, qui trouvent derrière chaque grande catastrophe naturelle la main de services secrets et autres forces occultes, comme lorsque les États-Unis auraient utilisé une « arme sismique » pour provoquer le tremblement de terre d'Haïti en 2010? À quoi tient l'écho des annonces qui jusque dans les années 1990, comme dans le roman d'Umberto Eco, évoquaient le retour de Mussolini ou de Hitler, qui expliquent, comme le Réseau Voltaire, que les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis sont le fruit d'une conspiration intérieure ourdie par le complexe industrialo-militaire américain, ou qui imputent aux services secrets israéliens, ou « juifs » la destruction des tours du World Trade Center?

L'idée paranoïaque selon laquelle nous vivons dans une société où ceux qui exercent le pouvoir politique et médiatique méritent d'être systématiquement soupçonnés de mentir et de cacher la vérité non pas dans un quelconque intérêt supérieur, mais au profit de leurs intérêts personnels, ou de caste, quand ce n'est pas au service du mal, s'est considérablement répandue: nous ne pouvons pas rester indifférents à ces représentations, dont la circulation doit beaucoup à Internet et aux nouvelles technologies de la communication. N'y a-t-il pas ici une des expressions de la crise

6- L. Poliakov, *La Causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Calmann-Lévy, 1980.

politique contemporaine, une carence, une faille de la démocratie, dont une modalité parmi les plus significatives est le regain contemporain de l'antisémitisme ?

De nombreuses recherches ont proposé diverses analyses de ce phénomène. L'hypothèse privilégiée ici est celle selon laquelle nous vivons une époque de crise de la légitimité des élites politiques et des journalistes. Une époque, aussi, où la « com », la communication, est reine ; or, comme dit une de ses grandes prêtresses, « la vérité n'est pas mon sujet »⁷. Une époque, encore, où le statut symbolique des enseignants s'est effondré, qu'il s'agisse de l'éducation primaire, du secondaire ou du supérieur. Une époque également où des autorités morales ou religieuses, tel le grand rabbin Bernheim par exemple, se font prendre la main dans le sac pour des mensonges relatifs à des diplômes qu'ils n'ont jamais obtenus, où des figures qui tiennent le haut du pavé de la vie intellectuelle commettent le crime mensonger par excellence dans ce domaine, le plagiat, avéré notamment dans les cas de Jacques Attali et d'Alain Minc.

Dans ces conditions, aussi bien les événements exceptionnels que les difficultés de la vie quotidienne ne trouvent pas d'explication satisfaisante dans le discours rationnel des autorités légitimes. Dès lors, ce qui circule sur Internet et dans les réseaux sociaux, et qui n'a pas à se soumettre aux exigences classiques de la validation ou de la preuve, acquiert valeur et crédibilité.

Aux sources du mensonge

Ce qui a été dit à propos de la politique et de l'ambivalence du recours au mensonge dans ce domaine mérite d'être formulé en des termes qui élargissent quelque peu notre champ de vision. Car aujourd'hui comme hier, dans la vie privée tout autant que dans la vie publique, mensonges et secrets occupent une place ambivalente.

7- Voir M. Wiewiorka, *Retour au sens*, Robert Laffont, 2015.

Ce n'est pas seulement en matière politique que le mensonge et le secret sont associés dans certaines explications ou justifications à des valeurs supérieures : ne faut-il pas mentir par amour au malade qui va mourir, suggère Vladimir Jankélévitch, qui s'écrie : « Malheur aux brutes qui disent toujours la vérité! »? Le philosophe donne un autre exemple : « Mentir aux policiers allemands qui nous demandent si nous cachons chez nous un patriote, ce n'est pas mentir, c'est dire la vérité; répondre : il n'y a personne, quand il y a quelqu'un, c'est le plus sacré des devoirs »⁸.

Le mensonge ne sert-il pas à assurer la paix du ménage aussi bien que la paix sociale ou le bien-être du peuple? Ne faut-il pas accepter l'existence de secrets de familles, et pas seulement de secrets d'État, pour rendre possible le vivre ensemble? Le secret est aussi ce qui permet de résister à un pouvoir, une domination, une oppression, on l'a vu tout au long de l'ère coloniale, il ménage l'espace privé, toujours menacé d'intrusion, il autorise des équilibres, et s'il va de pair avec l'idée de raison d'État, il peut aussi conditionner des équilibres limités, qui jouent dans la sphère sociale, la sphère privée.

Le rejet inconditionnel du mensonge et du secret est un absolu abstrait qui peut aussi présenter un coût concret considérable à ce niveau. Cette question est au cœur d'un débat qui a opposé en leur temps Emmanuel Kant et Benjamin Constant⁹, le premier, comme nous l'avons déjà dit, favorable à un devoir de véracité inconditionnel, absolu, ne souffrant aucune exception, pas même par souci d'« humanité », le second, peut-être plus sociologue (si on peut risquer l'anachronisme), plaidant pour un « droit de mentir » qui devient un élément de la liberté de conscience.

Le sociologue allemand du début du xx^e siècle, Georg Simmel, abordant ce type d'enjeu, s'est situé du point de vue de la possibilité du vivre ensemble¹⁰. Pour qu'il puisse y avoir vie sociale, il faut que les interactions soient possibles, explique-t-il, et pour qu'elles

8- V. Jankélévitch, *Traité des vertus II, Les vertus et l'amour*, Bordas, 1970.

9- Les deux pièces de débat sont publiées en français : B. Constant/E. Kant, *Le Droit de mentir*, Paris, Mille et une nuits, 2003.

10- G. Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Belval, CIRCE, 1998.

soient possibles, il y faut du mensonge et du secret : ceux-ci permettent tout à la fois d'établir une relation asymétrique, inégale, hiérarchique, et de préserver des éléments de connaissance et d'information dont l'autre ne dispose pas, donc de résister, d'échapper au contrôle, à la domination. À la limite, le mensonge et le secret sont facteurs d'individualisation, puisqu'ils permettent à chacun de préserver sa vie personnelle, voire d'étendre la part du privé, et donc de se différencier des autres individus.

Il existe ainsi tout un pan de la philosophie, comme de l'analyse sociologique qui cherche à souligner sinon les vertus, du moins la légitimité ou l'utilité du mensonge. Celui-ci, explique Simmel, faciliterait la vie collective, il évite de se lancer dans des explications longues, compliquées, ambiguës, il permet d'arrondir les angles, de ne pas heurter celui ou celle à qui on ment. Il protège le menteur, qui peut y trouver un intérêt, il permet d'accéder à l'inaccessible... Ce à quoi on peut évidemment objecter que le mensonge ruine la confiance, favorise une société de défiance, ce qui nous ramène à Kant.

Si une littérature justifie ou explique le mensonge, ne serait-ce que le mensonge par omission et propose même éventuellement des recettes pour affronter les situations de la vie ordinaire où peut se profiler ou surgir le mensonge¹¹. Mais il existe aussi des domaines où le mensonge ne peut en aucune façon avoir sa place. Il en est ainsi, particulièrement, pour tout ce qui touche à la raison, à commencer par la science.

Il s'agit donc ici de réfléchir aux sources et aux fonctions du mensonge, en opposition à la vérité. De faire à leur sujet la part des choses, dans la vie publique, entre morale ou éthique, d'une part, et d'autre part dans la vie politique, géopolitique et diplomatique. De prendre la mesure de ce qu'il peut impliquer dans la vie familiale. D'envisager le jeu des médias classiques, et celui des nouveaux médias digitalisés dans les transformations qui en font une préoccupation centrale, plus ambiguë ou complexe qu'il n'y paraît à première vue. Car en définitive, ne faut-il pas réfléchir aux

11- M. Fize, *Les Menteurs : pourquoi ont-ils peur de la vérité?*, Marabout, 2009.

conditions qui pourraient permettre de renforcer la démocratie, les solidarités, la capacité de vivre ensemble en réduisant la part du mensonge à ce qui serait éventuellement un strict minimum – mais lequel?

OBJECTIVITÉS
ET SUBJECTIVITÉS

Demi-vérités et demi-mensonges

De Pinocchio à Polichinelle

PASCAL ENGEL

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous: ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point; tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées: *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum?*

Bossuet, *Sermon sur la prédication évangélique*

À la différence de Bossuet, je ne crois pas que la vérité soit révélée, ni qu'elle s'incarne dans la parole de Dieu. Mais comme l'Aigle de Meaux, je tiens la vérité comme une propriété objective de nos pensées, de nos assertions et de nos discours, et qu'elle est de plus en plus diminuée, à la fois parce que l'ère de l'information a augmenté la capacité de mensonge dans des proportions inédites, mais aussi parce qu'on ne comprend plus bien le concept même de vérité, et par là ses implications éthiques et politiques.

Le triangle vérité-assertion-croyance

Saint Augustin a codifié les conditions du mensonge dans son *De mendacio*. Selon l'évêque d'Hippone, il faut distinguer dire le faux – quand on croit ou quand on est convaincu que c'est le vrai – et mentir, qui suppose avoir une chose dans l'esprit et en avancer une autre. Le menteur, nous dit-il, a le cœur double, et a l'intention de tromper, et c'est cette intention qui est moralement mauvaise. Laissons pour l'instant de côté la condamnation morale du mensonge qui va de pair avec la vision augustiniennne et admettons la définition formelle qu'il en donne. Celle-ci suppose tout un ensemble de conditions propres à la nature de la pensée et de la communication. Le mensonge est avant tout une propriété de certains énoncés. On peut mentir par toutes sortes de signes, de truchements et de manières d'être ou de vivre, mais la condition de base est que quelque chose soit dit ou exprimé, par un agent doté de certaines intentions, et qu'un contenu quelconque soit affirmé ou suggéré, et que ce contenu puisse être évalué quant à sa capacité à représenter les faits.

La situation paradigmatique est donc celle dans laquelle un sujet émet un énoncé. Ce sujet ne peut le faire que si l'énoncé est lui-même susceptible d'être vrai ou faux et compris comme ayant un sens susceptible d'être évalué comme vrai ou faux. Cela suppose qu'il y ait du vrai et du faux, et qu'on ait des critères pour distinguer l'un de l'autre. Le plus essentiel est qu'on ait un sens communicable et évaluable comme vrai ou faux. Par exemple si je vous dis que *tous les snarks sont des boojums*, et que personne ne comprend ce que cela veut dire, je ne peux pas vous mentir. De même si je vous dis que Jean est chauve, mais que, étant donné que son crâne porte encore quelques touffes de cheveux, la question est indécise. Il ne peut le faire que si les assertions expriment certaines pensées ou croyances, tenues comme vraies. Affirmer une proposition c'est se représenter comme croyant cette proposition, c'est-à-dire la tenant comme vraie, et, dans un contexte de communication – le cas le plus fréquent – avoir l'intention de vous communiquer ce contenu de croyance, c'est-à-

dire de vous communiquer que c'est vrai. Tout ceci n'est possible que s'il existe un lien constitutif entre l'assertion, la croyance, et la vérité : affirmer une proposition c'est affirmer qu'elle est vraie ; mais c'est aussi exprimer sa *croyance* que la proposition en question est vraie, et se représenter soi-même comme affirmant qu'elle l'est, et son intention de la communiquer auprès d'un auditoire qui est susceptible de la tenir lui-même comme vrai et de reconnaître cette intention. Tout ceci suppose en retour qu'il y ait, au sein d'une communauté d'interlocuteurs, une convention générale d'acceptation de ce dispositif, que nous pouvons tenir comme une norme de vérité. Sans cette norme, pas de communication, pas d'expression des croyances, mais aussi pas de mensonge. Le menteur a besoin de cette norme pour mentir, tout comme celui qui dit la vérité. Appelons ce dispositif en apparence simple, mais en réalité assez complexe, le *triangle vérité-assertion croyance*. En fait la condition de croyance est encore plus forte : celui qui affirme quelque chose ne se représente pas simplement comme croyant que ce qu'il affirme est vrai ; il se représente comme le sachant. Si je vous affirme que le président de la République a une nouvelle maîtresse, la question naturelle que vous allez me poser est : « Comment le savez-vous ? » et non pas simplement « Le croyez-vous ? ». Cette présupposition de savoir n'est pas propre à l'assertion. Elle est aussi propre à la promesse, qui est un type d'assertion dans laquelle on exprime non pas seulement son intention de faire quelque chose, mais aussi son engagement de le réaliser.

Une fois que l'on a reconnu ce triangle et le fait qu'il est un *a priori* de la pensée, du langage et de l'action, les choses difficiles commencent. Tout serait simple si le triangle était respecté – les témoins à la barre, les maris, les femmes et les amants, les restaurateurs et leurs clients, les politiciens et les électeurs, les journalistes et leurs lecteurs, les militaires et leurs troupes, les présidents de clubs de foot et leur public ou les banquiers et leurs clients, etc. – vivraient en parfaite harmonie, en dépit des inégalités et de la rareté des ressources. Mais le triangle n'est quasiment jamais respecté. Cela ne veut pas dire que tout le

monde ment, bien au contraire. Mais précisément que tout le monde à la fois suppose le triangle et l'utilise à ses fins. C'est un constat très problématique, car si les fins des agents qui utilisent cette convention générale du *dire vrai* divergeaient tout le temps de la convention ou de la norme, celle-ci cesserait d'être en place. Comme l'ont dit aussi bien Hobbes que Kant, une société de menteurs ne pourrait pas fonctionner. Il faut bien supposer une régularité générale du dire vrai pour que le système fonctionne, et par là même un système de sanctions et de blâme des tricheurs. Si l'on en juge par l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, voire même l'éthologie, les ruptures du contrat sont permanentes, et il y a toutes sortes de raisons et de manières de mentir. Tout le problème est jusqu'à quel point nous pouvons le tolérer : *usque tandem?*

Le triangle vérité-assertion-croyance n'est qu'un cadre de base de la communication sociale. À partir de là, comme l'a montré Bernard Williams dans *Vérité et véracité*¹, on peut prendre toutes sortes d'attitudes, qui peuvent être soit vertueuses, quand elles respectent le triangle et ce que Williams appelle les valeurs de vérité, soit vicieuses, quand elles ne respectent pas ces valeurs. Il y a trois vertus de vérité, qui sont autant de manières de respecter la valeur de la vérité. La première est la *sincérité*, ou la *véracité*. Elle consiste, du côté du sujet, à avoir l'intention de dire le vrai et de l'exprimer. La seconde est l'*exactitude* ou la rigueur. Elle consiste à exprimer le vrai, ou la connaissance, aussi bien qu'on le peut et que c'est possible, dans la mesure de nos limites. La troisième vertu est celle d'*authenticité*. Elle reflète une propriété de la personne tout entière et de son attitude face à la vie. Toutes ces vertus ont une histoire, et des figures paradigmatiques. La sincérité et la véracité sont des valeurs stoïciennes, puis chrétiennes. L'exactitude est peut-être née avec Thucydide, quand il a commencé à écrire un type d'histoire soucieux de la vérité des faits. L'authenticité a ses héros, comme Rousseau et Le Neveu de Rameau.

1- Gallimard, 2016.